

il est résilient, insatiable, protéiforme, infatigable, et il a depuis tout corrompu avec son confort et sa propagande. Coomaraswamy écrivait il y a presque un siècle... que de progrès accomplis depuis !

Et Coomaraswamy ajoute sur l'arrogance du blanc :

« À vrai dire, si l'on veut qu'il y ait sur terre un peu plus de bonne volonté, l'homme blanc devra réaliser qu'il doit vivre dans un monde peuplé en grande partie de gens de couleur (et "de couleur" signifie habituellement, pour lui, "arriéré", c'est-à-dire différent de lui-même). Et le chrétien devra réaliser qu'il vit dans un monde à majorité non chrétienne. Il faudra que chacun prenne conscience de ces faits et les accepte, sans indignation ni regret. »

Comme on sait, l'Occident est aujourd'hui suffisamment civilisateur pour vouloir effacer et le reste de blancs et le reste de christianisme (le fils de Coomaraswamy lamenta le concile antichrétien de Vatican II). Coomaraswamy rappelle ce complexe de maître d'école (Chesterton parlait de crèche féministe) :

« Avant même de pouvoir songer à un gouvernement mondial, il nous faut des citoyens du monde, qui puissent rencontrer leurs concitoyens sans se sentir gênés, comme entre gentlemen, et non en soi-disant maîtres d'école rencontrant des élèves que l'on instruit "obligatoirement" même si c'est aussi "librement". Il n'y a plus place dans le monde pour la grenouille dans le puits ; elle ne prétend juger les autres que par sa propre expérience et ses propres habitudes. »

Et de se montrer polémique sur les réactions à cet Occident, à une époque où l'on compte sur l'islam :

« Nous avons ainsi fini par réaliser que, comme l'a dit, il y a peu, El Glaoui, le pacha de Marrakech, "le monde musulman ne veut pas de l'inimaginable monde américain ou de son incroyable style de vie. Nous (les musulmans) voulons le monde du Qoran", et il en est de même, mutatis mutandis, pour la majorité des Orientaux. Cette majorité comprend non seulement tous ceux qui sont encore "cultivés et illettrés", mais aussi une fraction, bien plus importante qu'on ne le croit, de ceux qui ont passé des années à vivre et à étudier en Occident, car c'est parmi ceux-ci qu'il est possible de trouver bon nombre des "réactionnaires" les plus convaincus. Parfois, "plus nous voyons ce qu'est la démocratie et plus nous estimons la monarchie" ; plus nous voyons ce qu'est l'"égalité", et moins nous admirons "ce monstre de la croissance moderne, l'État commercialo-financier" dans lequel la majorité vit de ses "jobs", où la dignité d'une vocation ou d'une profession est réservée au très petit

nombre et où, comme l'écrit Éric Gill, "d'un côté, il y a l'artiste voué uniquement à s'exprimer, de l'autre l'ouvrier privé de tout 'soi' à exprimer". »

Disons-le nûment, l'idéal occidental c'est du point de vue traditionnel le degré zéro de l'humain.

Coomaraswamy ajoute qu'il est bon de résister au commerce :

« M. Brailsford objecte que "les seuls obstacles à l'accroissement du commerce intérieur sur une échelle gigantesque sont la pauvreté des villages et l'autarcie qui est propre à leurs plus anciennes traditions... Il existe encore maint village, où les artisans héréditaires, qui servent pour une ration de grains ou quelques arpents de terre franche, tisseront les étoffes dont il aura besoin, forgeront ses houes et tourneront ses pots". Malheureusement, "l'accroissement du commerce intérieur sur une échelle gigantesque" n'est aucunement l'une de nos ambitions principales. Nous tenons encore (avec Philon, De Decalogo, 69) pour vérité patente que l'artisan est de valeur supérieure au produit de son métier, et nous avons conscience que c'est avant tout dans les sociétés industrielles que cette vérité est ignorée. »

Le monde traditionnel est plus « démocratique » (Bernanos et Chesterton l'ont aussi compris, à propos de notre moyen âge des communes et des cités) :

« ... le gouvernement traditionnel de l'Inde est bien moins centralisé et bien moins bureaucratique que n'importe quelle forme de gouvernement connue des démocraties modernes. On pourrait même dire que les castes sont la citadelle d'un gouvernement autonome bien plus réel que ce qu'on pourrait réaliser par le décompte de millions de voix prolétaires. Dans une très large mesure, les diverses castes coïncident avec les corps de métier. »

Et de défendre le modèle corporatif (la révolution libératrice supprima comme on sait cent jours fériés et chômés en France) :

« On pourrait dire que si l'Inde ne fut pas, au sens chinois ou islamique, un pays démocratique, elle fut néanmoins la terre aux multiples démocraties, c'est-à-dire aux groupes autonomes maîtrisant pleinement toutes les questions qui sont réellement dans leur compétence, et que peut-être aucun autre pays au monde n'a été mieux formé pour l'autonomie. Mais, comme l'a dit sir George Birdwood, "sous la domination britannique en Inde, l'autorité des corporations s'est nécessairement relâchée" ; la nature d'une telle "nécessité" ne supportera guère

l'analyse. »

Puis Coomaraswamy décrit l'horreur économique et militariste (et humanitaire, car tout vient avec dans le paquet-cadeau occidental, le *bandage avec les bombes*, comme dit le capitaine Villard dans le film *Apocalypse now*) :

« La simple existence de ces grands agrégats prolétariens dont les membres, qui s'exploitent les uns les autres, prolifèrent dans des "capitales" – lesquelles n'ont plus aucun rapport organique avec les corps sociaux sur lesquels elles croissent, mais dépendent des débouchés mondiaux qui doivent être créés par des "guerres de pacification" et sans cesse stimulés par la "création de nouveaux besoins" au moyen d'une publicité suggestive – est fatale aux sociétés traditionnelles les plus fortement différenciées, dans lesquelles l'individu possède un statut déterminé par sa fonction et, en aucune manière, uniquement par la richesse ou la pauvreté ; leur existence ruine automatiquement l'individu dont l'"efficacité" le ravale au niveau de producteur de matières premières, destinées à être transformées dans les usines du vainqueur ; et on s'en débarrasse en les vendant à bas prix aux mêmes peuples "arriérés" qui doivent accepter leur quantité annuelle de gadgets, si l'on veut que les affaires prospèrent. »

Guénon aussi perçoit à cette époque que l'orient va craquer bien aidé par les guerres dites mondiales puis par la décolonisation (voyez notre texte sur Burckhardt).

Puis Coomaraswamy cite le fameux et si peu lu Dr Schweitzer :

« Albert Schweitzer caractérise les conséquences économiques de l'exploitation commerciale (le "commerce mondial") : "Chaque fois que le commerce du bois marche bien, une famine permanente règne dans la région de l'Ogooué." Lorsqu'ainsi "le commerce élit domicile dans chaque arbre", les conséquences spirituelles sont encore plus dévastatrices ; la "civilisation" peut détruire les âmes aussi bien que les corps de ceux quelle contamine. »

Malheureusement il y a les premiers convertis à la matrice (la jeunesse orientale nage et navigue dedans) :

« Bien entendu, je n'ignore pas qu'il existe une foule d'Orientaux occidentalisés qui sont tout à fait disposés et même impatients de recevoir les dons férentes de l'industrie sans s'attarder à examiner un seul instant ces "chevaux" donnés... »

À l'époque on résiste dans le cadre de la décolonisation (dont les effets

furent pervers) :

« Qu'avez-vous exactement à nous offrir, vous qui êtes si pénétrés de votre "mission civilisatrice" ? N'êtes-vous point étonnés "qu'il n'y ait plus de peuple dans toute l'Asie qui ne regarde l'Europe avec crainte et soupçon", comme l'a dit Rabindranath Tagore, ou que nous redoutions la perspective d'une alliance des puissances impérialistes dont la "Charte de l'Atlantique" ne devait pas s'appliquer à l'Inde et ne s'appliquera pas à la Chine si on peut l'éviter ? »

Depuis on a progressé et tout a été balayé ou presque, même quand on prétend résister au nom du monde soi-disant multipolaire. Ni la Russie ni aucun pays oriental (pauvre Corée du Nord...) ne proposent de modèle alternatif. La Chine est bien compliquée – et combien peu attirante. Quant à Cuba ou au Venezuela...

Un peu de Debord pour compléter le maître, car le monde des années 2020 (ou 1980) est certainement plus effarant que celui des années quarante, hors zone de guerre occidentale :

« Hormis un héritage encore important, mais destiné à se réduire toujours, de livres et de bâtiments anciens, qui du reste sont de plus en plus souvent sélectionnés et mis en perspective selon les convenances du spectacle, il n'existe plus rien, dans la culture et dans la nature, qui n'ait été transformé, et pollué, selon les moyens et les intérêts de l'industrie moderne. »

Et Debord de dénoncer justement les « inconséquents » qui croient que quelque chose du monde ancien a (ou aurait pu) subsisté :

« Non seulement on fait croire aux assujettis qu'ils sont encore, pour l'essentiel, dans un monde que l'on a fait disparaître, mais les gouvernants eux-mêmes souffrent parfois de l'inconséquence de s'y croire encore par quelques côtés. »

Lucien Cerise conclura logiquement :

« Pour Baudrillard, la véritable apocalypse n'était pas la fin réelle du monde, sa fin physique, matérielle, assumée, mais son unification dans ce qu'il appelait le "mondial", ce que l'on appelle aujourd'hui le mondialisme, et qui signait la vraie fin, le simulacre ultime, le "crime parfait", c'est-à-dire la fin niant qu'elle est la fin, la fin non assumée, donnant l'illusion que ça continue. La Matrice, comme dans le film, si vous voulez. »

Sources

Ananda K. Coomaraswamy, Les illusions de la démocratie, in suis-je le gardien de mon frère (the bugbear of literacy), Pardes.

Lucien Cerise, gouverner par le chaos

Debord – Commentaires

Jean Baudrillard – La guerre du golfe n'a pas eu lieu (Galilée)